

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 3

Artikel: Un prestidigitateur en Haïti
Autor: Talloires
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255008>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un prestidigitateur en Haïti

N'est-ce pas Renan qui a dit : « Avec quelques pièces de feu d'artifice et quelques tours de prestidigitator, on peut encore fonder de nouvelles religions en Orient » ? Sans doute, Haïti fait plutôt partie de l'Occident ; en tous cas, ses habitants sont au moins aussi primitifs que les Orientaux. Eh bien ! nous nous permettons de donner ce conseil à quiconque voudrait fonder un culte nouveau dans notre ancienne colonie de Saint-Domingue : tous les tours de prestidigitator ne sont pas bons à faire en ce diable de pays ! On le verra au cours de ce récit que nous apporte le *Globe Trotter* :

Je ne suis pas né rédacteur. Comme tant d'autres, je l'avoue, j'ai eu des hauts et des bas, surtout en ces pays exotiques où les individus ne sont pas, comme chez nous, classifiés et catalogués, où l'on est aujourd'hui menuisier ou peintre en bâtiments, pour se voir le lendemain directeur d'un journal officiel, ou général de brigade, au risque de débiter le surlendemain comme chanteur ou comme souffleur dans quelque théâtre ambulancier. C'est la vie ! Qu'est-ce que vous voulez y faire ?

Oh ! bien sûr ! J'aurais préféré être banquier que prestidigitateur ; mais le sort en avait décidé autrement. Ce sort ingrat voulut que je fisse connaissance avec un habile escamoteur. Il parlait tout juste le français (il parlait surtout l'argot de Paris). Moi, je m'exprimais suffisamment dans les trois ou quatre langues dont on se sert en Amérique, du Nord au Sud. De cette différence naquit notre association, qui fut d'ailleurs de courte durée.

Lui seul, naturellement, exécutait des tours en public ; je n'étais que l'impresario ; parfois aussi je jouais le rôle de compère, quand mon intervention devenait indispensable. J'aime autant vous avouer de suite que j'étais, et suis resté, absolument nul en tant qu'escamoteur. Je me trompe ! Il faut que je me rende cette justice que j'étais arrivé, en y suant sang et eau, à exécuter fort convenablement le tour dont voici la description :

L'artiste, ou le professeur, comme s'intitulent volontiers mes confrères européens — là-bas, on ne nous donne pas le choix, car les Haïtiens n'ont qu'un mot pour désigner toute personne qui s'exhibe en public : c'est un *z'acobate* — l'artiste, dis-je, fait examiner par les spectateurs une arme quelconque, un pistolet, par exemple, et chacun peut voir qu'il n'est pas truqué.

S'adressant alors à la personne la plus respectable de la salle (c'est le cliché employé), il la prie de charger elle-même le pistolet, en y introduisant poudre, balle et bourre, opération qui se fait en pleine lumière. L'arme est remise à un spectateur, avec prière de tirer sur le « professeur » en pleine poitrine.

Est-il besoin de dire en quoi consiste le truc ? A l'aide d'un moule à balles, on fabrique des sphères de stéarine qui, roulées dans de la poudre de crayon, prennent exactement l'apparence d'une balle de plomb. La seule difficulté est maintenant de substituer une balle à l'autre. Je m'en tirais d'une façon aussi adroite que pathétique. Les négresses, elles surtout, me faisaient toujours un grand succès de larmes.

Au moment où la personne « la plus respectable de la salle » s'appretait à laisser tomber la balle de plomb dans

le canon, après y avoir versé de la poudre, j'intervenais brusquement, d'un ton ému :

— Pardon ! Un moment !

Je portais mon mouchoir à mon front, feignant d'y éponger des torrents de sueur froide. Puis, au milieu d'un silence absolu, je prenais brusquement une résolution énergique en murmurant :

— Allons ! Tant pis !

Nouvelle pose, pendant qu'un murmure courait dans l'assistance anxieuse :

— *Ça la pé di ?* (Que va-t-il dire ?)

Reprenant la balle et l'élevant bien en vue, entre le pouce et l'index, je prenais ma plus sombre figure d'enterrement, et, d'une voix grave, avec des battements de paupière, je prononçais lentement :

— Mesdames et Messieurs, il faut tout prévoir. Si cette balle me frappe à mort, je vous prends tous à témoins que c'est moi qui aurai provoqué ce fatal accident, et que moi seul entends en être responsable... Chargez, Monsieur !

Les mouchoirs sortaient par douzaines ; c'était le moment ou jamais de saisir l'occasion par la tignasse ! Ma main gauche faisait l'échange des balles, tandis que mon bras droit lançait vers l'assistance un geste pathétique :

— Ne pleurez pas, braves gens ! Le Destin, qui m'a protégé jusqu'ici, ne m'abandonnera pas sans doute !... La bourre maintenant, général !

Le général — il est toujours prudent en Haïti de donner ce titre à un civil — achevait son opération en enfonçant la bourre à coups de baguette. Et les loustics du « paradis » de hurler :

— *Bali ! bali ! A la foute blanc qu'a pé vini chayer nous !*¹

Les gens sérieux protestaient contre ces impertinences.

— *Ou pas honte ?* criait-on aux gavroches.

— *Pé djéule !* (Taisez vous !)

— *A la moune sotté !* (Tas d'imbéciles !)

Mais, sur un geste de ma main étendue, les invectives cessaient soudain ; un silence de plomb tombait sur la salle.

M'approchant très près de la rampe, je demandais d'une voix brève :

— Quel est celui de ces messieurs qui voudra bien tirer sur moi ? Un bon tireur, autant que possible !

Il était rare que je n'eusse pas à répéter deux ou trois fois la même question. Pensez ! S'exposer à tuer un blanc ! *A la z'affai(re) !* Et il me fallait rappeler :

— Je déclare que personne ne sera considéré comme responsable, si quelque malheur m'arrive !

Après quelque hésitation, un militaire acceptait. Je montais sur l'estrade, et, recommandant au tireur de bien viser — en plein cœur ! — je comptais : un, deux, trois... Les dames fermaient les yeux, ou se jetaient dans les bras d'un voisin de banquette... Au coup de feu, je chancelais en poussant un cri perçant qui provoquait de nombreux échos. En même temps, ma main pressait sur mon devant de chemise une minuscule éponge imbibée d'aniline... Vous jugez de l'émotion qui régnait dans l'assistance !

— *A la pauvre blanc, mes amis !*

— *Mé ! Mé ! Sang li a pé couler !*²

¹ Enfoncez dru ! Sacré Blanc, va ! qui vient se moquer de nous !

² Regardez ! Son sang coule !

Et quelque âme pieuse ne manquait pas de crier :

— *Faut rêler pè ! Nous pas gagne droite quitter li mourri pou corps li !*¹

Mais, déjà, je souriais à l'assistance en montrant la balle de plomb que je venais d'extraire de ma blessure à l'aniline. Et c'était parmi ces bons nègres une explosion d'enthousiasme...

On m'eût porté en triomphe si je me fusse prêté aux manifestations ! Le délire de l'assemblée atteignait parfois des proportions incroyables.

— *Blanc, cé diè !* entendais-je crier par des quantités de braves nègres qui, me prenant pour une divinité, ne demandaient plus qu'à m'élever des autels.

Généralement, ces séances, surtout dans les bourgades écartées, dans les petites villes dont les habitants n'apercevaient un Européen que de loin en loin, étaient suivies par des incidents qui, s'ils me font maintenant rire aux larmes, flattaient alors ma vanité.

Quel est, je vous le demande, le grand homme qui ne finit pas par se prendre au sérieux ?

Ces bons nègres, me sachant désormais bien plus habile que leurs divins et sorciers, me prêtaient les pouvoirs les plus étendus. A les entendre, j'étais au mieux avec les puissances infernales.

On n'allait pas jusqu'à me demander, comme on le fit jadis aux rois de France, de guérir les écrouelles. Mais on s'adressait à moi pour mille et un services qui n'étaient guère de ma compétence.

Que de fois des notables du pays me faisaient demander un rendez-vous, où, la nuit venue, venaient rôder autour de mon domicile, pour implorer de ma science (?) un secret qu'elle était hors d'état de leur fournir !

Presque toujours, il s'agissait de trésors enfouis dans leur jardin ou dans quelque plantation de la montagne, dont ils connaissaient l'existence — du moins à les en croire — mais qui échappaient jusque-là à leurs investigations.

Car c'est la douce marotte chère aux Haïtiens : ils voient partout des trésors enterrés. Ils n'en découvrent jamais — ou si rarement ! — mais ils continuent à croire que « *gagné en pile, l'argent rien tè yo* ».

Et c'est à moi qu'on s'adressait pour découvrir enfin l'endroit où les précieux doublons, enfouis par les colons blancs pendant la guerre de l'Indépendance, attendaient patiemment le moment de changer de maître.

Mais tout a une fin en ce bas monde, même la gloire d'un prestidigitateur-amateur. La mienne trouva son Waterloo dans une petite ville voisine du Cap. Fort-Liberté (l'ancien Fort Dauphin) est réputé pour ses exportations de bois de campêche et l'habileté de ses *papalois* (sorciers). Ceux-ci vendent des filtres, et aussi des poisons, qu'on vient leur demander de fort loin, même de la Dominique. Mais leur spécialité, c'est la vente de l'herbe magique qui rend invulnérable. Quiconque a pu s'en procurer est désigné par cette expression : *moane* (personne) *qui pas prend balle*.

Le commandant de place nous avait fait prêter la Maison Communale (la mairie) pour nos représentations. Dès le premier jour de notre arrivée à Fort-Liberté, nous avons trouvé plusieurs musiciens, guitaristes et flûtistes,

¹ Il faut appeler le prêtre ! Nous ne pouvons pas le laisser mourir comme un chien !

pour notre orchestre. Tout allait à merveille. Trois nègres consentaient même à nous servir d'hommes-sandwiches, à trimballer nos pancartes à travers la ville en agitant une sonnette. Grâce à cette large publicité, la salle, le soir de la première, était comble.

Pensez donc : un sorcier du pays des Blancs qui se vantait d'être réfractaire au plomb !

Réellement, mon tour, qui se passait vers la fin, fut exécuté de main de maître : des applaudissements frénétiques saluèrent mon geste final, le geste de montrer en souriant la balle toute luisante. Mais une cohue se produisait au milieu de la salle, et des vociférations perçaient à travers les clameurs enthousiastes.

Une inquiétude se manifesta dans les premiers rangs de la foule.

— *Ça qui gagné ? Qu'y a-t-il ?*

Tout à coup du centre de la cohue, un petit homme, noir comme la nuit, se dressa sur une chaise, élevant en l'air un revolver que ses voisins avaient vainement tenté de lui arracher. Et il criait :

— *Moi di ou n'a pè ouè si blanc-là pas prend balle ! N'a pè ouè ça !*¹

Quelques nègres civilisés voulaient lui expliquer : le blanc faisait ce tour-là simplement pour amuser le public. C'était un *z'acobate*, non un *papaloi*. L'autre, trépignant en haut de sa chaise, s'entêtait.

— *Tounè crasé ! Ma oué si magie blanc m'lior passé magie nègre Congo !*²

Ma foi, j'étais devenu tout pâle, sous l'œil noir du revolver qui était braqué sur moi ; je me trouvais dans une angoissante alternative : ou mourir pour mon art, et me laisser coller une balle — pas une en stéarine — dans la poitrine, ou m'en aller à l'anglaise, sans même faire mes adieux, et cela, dans un pays où les Français passent pour avoir le monopole de la politesse ! Je sais bien que tous, à ma place, vous auriez bravé la mort. Moi, j'eus le courage de me dire en aparté que mon heure n'était pas encore venue, et que j'aurais plus d'avantage à mourir d'une mort naturelle, à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix ans, dans un lit confortablement bassiné, que de me laisser coller quelques grammes de plomb dans la poitrine, pour l'honneur d'une profession que j'avais usurpée après tout.

Mais la fuite à l'anglaise devenait impossible : je m'en rendis compte en mettant le nez à une fenêtre. De nombreux habitants, venus pour voir les murs derrière lesquels les sorciers blancs devaient, d'après leurs programmes, accomplir tant de merveilles, nous bloquaient le passage du côté de la rue.

Du côté de la salle, c'était pire. Mon ennemi, d'abord presque isolé, avait rapidement rallié de nombreux partisans, une cinquantaine de diables dégringolés du « paradis ». Et ils faisaient dans la salle une *cabouilla* (vacarme) infernale.

— *Coté blanc-là passé ?*³

— *Ato, Blanc, ou va connai ça yo rélé ouanga nègre ?*⁴

¹ Je vous déclare que nous allons bien voir si ce blanc est invulnérable ! Nous allons voir ça !

² Que le tonnerre m'écrase ! Il faut que je voie si la magie des blancs est meilleure que celle des nègres du Congo !

³ Où est passé le Blanc ?

⁴ Maintenant, Blanc, tu vas apprendre ce que vaut la magie d'un sorcier nègre !

La situation empirait de minute en minute. Ces gens s'excitaient les uns les autres à qui grimperait le premier sur la scène pour s'emparer des deux magiciens blancs. Le plancher tremblait sous les coups furibonds qu'y appliquaient ces forcenés avec leurs *cocomanaques*, bâtons cassète faits d'un palmier très dur et qui ne quittent que rarement la main d'un Haïtien.

Par bonheur, des hommes de police apparurent à une porte, avec leurs écharpes rouges portant en lettres jaunes la phrase fatidique : *Force à la Loi*. Grâce à cette diversion, nous pûmes nous glisser dehors et regagner notre logis par une voie détournée.

Pendant trois heures de la nuit, et malgré la présence d'un détachement de soldats chargés de nous protéger contre les fureurs de la foule, plusieurs centaines de nègres, ameutés par le *papaloi*, assiégèrent notre maison pendant plusieurs heures, pour voir si, vraiment, nous pas la prend balles. Profitant d'un moment de répit, nous nous rembarquâmes pour le Cap sans tambour ni trompette, fuyant cette ville malsaine où se trouvaient des gens assez « nature » pour prendre au sérieux un geste d'escamoteur.

TALLOIRES.

*** COIN DE LA MENAGÈRE ***

Compote d'oranges

Prenez six belles oranges, épluchez-les et avec la pointe d'un couteau soulevez la seconde petite peau blanche en prenant soin de ne pas écorcher la chair de l'orange, séparez les oranges par quartiers ou par tranches. D'autre part, maintenez au chaud et dans une casserole une demi-livre de sucre, versez-y les oranges en quartiers ou en tranches; et, sans que le sucre arrive à ébullition, laissez cuire pendant une heure environ.

Dressez dans un compotier les oranges, arrosez-les de leur sirop et laissez bien refroidir avant de présenter la compote.

*** RECETTES ET CONSEILS ***

Pour nettoyer les peignes

Il suffira de les plonger, ainsi que les brosses à cheveux, dans une dissolution d'ammoniaque et d'eau tiède; bien rincés et essuyés soigneusement ensuite, ils reprendront toute leur netteté; corne ou ivoire se nettoient de cette façon. Quant aux brosses à l'abit, qui sont imprégnées de poussière et non de graisse, on obtiendra une propreté parfaite, simplement en les frottant vigoureusement sur une feuille de papier blanc non collé, qui absorbera, jusqu'à extinction; toutes les matières impropres des crins ou des soies.

*** MENUS PROPOS ***

Le roi Darco

Avez-vous jamais ouï parler du roi Darco ?

Il se pourrait fort que non. Le roi Darco n'est pas en effet très notoire.

Ce souverain règne sur une soixantaine d'habitants d'un îlot, l'île de Galite, sur la côte nord de la Tunisie, à 40 kilomètres environ du cap Serrat, et qui fait partie d'un archipel comprenant encore le Galiton, la Fauchelle et l'île des Chiens. Logés dans des trous de roches ou à l'intérieur d'anciens caveaux funéraires, les sujets du roi Darco vivent du produit de leur pêche et d'un peu de culture. Un officier chargé par le gouvernement français de dresser une carte de l'île de Galite, pour le service géographique de l'armée, a été reçu amicalement par le roi, qui s'est targué d'être „à peu près reconnu“ par le bey de Tunis.

Ajoutons que les heureux habitants de Galite ne paient pas d'impôts.

NOUVELLES A LA MAIN

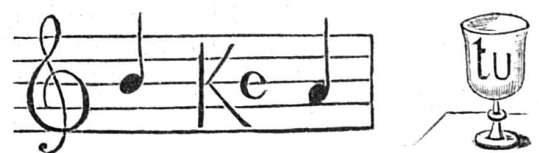
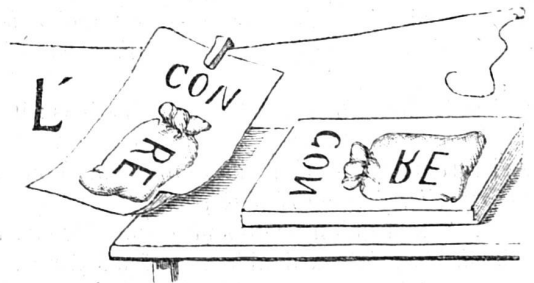


— Ayez pitié de moi! Je viens de perdre ma mère... ma femme... toute ma famille!

— Mais de quelle façon? Un accident, les champignons, l'air du Métropolitain?

— Du tout, figurez-vous que je me marie aujourd'hui et qu'au moment d'aller dîner... je les ai perdus dans la foule.

*** RÉBUS ***



Solution du Rébus paru dans le N° 1

Le monde confond mérite et succès, deux choses que sou-
vent la justice sépare.